

#ON RESTE OUVERT



Laura Gozlan, la conquête spatiale entre archives et science-fiction

Deux œuvres de Laura Gozlan sont à découvrir en ce moment, l'une au centre d'art Micro Onde à Vélizy-Villacoublay, l'autre à La Panacée à Montpellier. L'occasion de rencontrer cette diplômée de l'ENSAD et du Fresnoy pour une discussion sur ses films et ses installations. Un travail envoûtant qui mêle fiction et found-footage autour d'utopies scientifiques.



lau Goz

FAREWELL SETTLER

Tu as récemment présenté ton film *Farewell Settler* (en intégralité ci-dessus) lors d'une exposition personnelle à la [galerie Florence Leoni](#) à Paris.

Ce film, réalisé en 2012, tourne autour de la figure du physicien et cosmologiste Stephen Hawking et du fantasme de la conquête spatiale. Peux-tu nous en dire plus ? Comment s'est construit cet assemblage d'images d'archives et de scènes de fiction ?

d'ardeurs de colonisation, de pessimisme historique et de volontarisme scientifique, le tout professé par un synthétiseur vocal. Partant de ce noyau, j'ai tourné quelques séquences avec deux acteurs dont un avatar de Hawking. Les plans d'archives, les photos et les images de Hawking sont venus plus tard, au montage (ce sont eux qui instillent la nostalgie du départ et des utopies ratées). Je voulais que les différentes sources viennent brouiller la temporalité et la destination du récit. Est-ce un faux-documentaire, une sorte de rétro-histoire de la conquête spatiale ou encore une uchronie ?

Tu exposes régulièrement tes films accompagnés de sculptures, que l'on retrouve également à l'écran. Il y a pour le spectateur comme un va-et-vient entre les images et ces installations...

Les sculptures, les installations et parfois les documents viennent entre autres faire déborder le réel dans l'espace de la fiction. Elles sont produites le plus souvent en amont des films. Ce sont des sortes de matrices qui habitent le récit. Et vice versa, elles s'immiscent après la fin du film dans l'espace d'exposition. Maintenant que mes films évoluent et se tournent spécifiquement vers le *found-footage*, les pièces ont tendance à les contenir d'avantage, à devenir le projet qui englobe le film. Elles ont aussi tendance à brouiller plus avant les frontières entre l'image dématérialisée et leur origine tangible.

Ton travail est empreint de références à la science-fiction, au cinéma ou encore à l'architecture. Comment te nourris-tu de ces recherches ?

Je me suis d'abord penchée sur les utopies architecturales et scientifiques, les communautés qui se fédéraient autour d'elles, et plus particulièrement leur représentation dans le film de genre. J'essaie de créer des fictions collectives qui s'articulent le plus souvent entre imagerie scientifique et fiction cinématographique, toujours afin de brouiller l'origine et la destination de ces images. Au final, on ne sait pas bien à quoi on a affaire : un *black project* déclassifié, un document du passé, ou un objet de science-fiction. Le genre : giallo, thriller, érotisme, paranormal, me plaît particulièrement, par son aspect vénéneux et sa prédisposition à mélanger de vraies images archétypales et des plans expérimentaux avec une grammaire qui n'a rien à envier aux grands maîtres.

Tu participes actuellement à l'exposition « Ce qui manque » à La Panacée, à Montpellier, un projet curatorial de Thierry Fournier qui associe des étudiants de l'université Montpellier 3. En quoi consiste l'installation *Remote Viewing*, que tu as conçue pour l'occasion ?

d'ardeurs de colonisation, de pessimisme historique et de volontarisme scientifique, le tout professé par un synthétiseur vocal. Partant de ce noyau, j'ai tourné quelques séquences avec deux acteurs dont un avatar de Hawking. Les plans d'archives, les photos et les images de Hawking sont venus plus tard, au montage (ce sont eux qui instillent la nostalgie du départ et des utopies ratées). Je voulais que les différentes sources viennent brouiller la temporalité et la destination du récit. Est-ce un faux-documentaire, une sorte de rétro-histoire de la conquête spatiale ou encore une uchronie ?

Tu exposes régulièrement tes films accompagnés de sculptures, que l'on retrouve également à l'écran. Il y a pour le spectateur comme un va-et-vient entre les images et ces installations...

Les sculptures, les installations et parfois les documents viennent entre autres faire déborder le réel dans l'espace de la fiction. Elles sont produites le plus souvent en amont des films. Ce sont des sortes de matrices qui habitent le récit. Et vice versa, elles s'immiscent après la fin du film dans l'espace d'exposition. Maintenant que mes films évoluent et se tournent spécifiquement vers le *found-footage*, les pièces ont tendance à les contenir d'avantage, à devenir le projet qui englobe le film. Elles ont aussi tendance à brouiller plus avant les frontières entre l'image dématérialisée et leur origine tangible.

entre spirituel, *New Age* et utopies scientifiques. Voilà pour les sources. Plus précisément, la pièce décrit des pratiques occultes : communications mentales induites par l'érotisme, intelligence entre communautés humaines et animales. La pièce irrigue un ensemble d'objets par la lumière d'une vidéo. Par des diffractions, les cristaux et les plaques de verre viennent défragmenter l'image et la disperser dans l'espace. On a l'impression que les cristaux placés sous le faisceau lumineux du projecteur génèrent l'image.

 LauraGozlan-Remote Viewing Installation

 LauraGozlan-Remote Viewing Détail 3

Le film de Laura Gozlan, *A Thousand Miles Below*, réalisé avec l'artiste Benjamin Laurent Aman, est actuellement présenté dans l'exposition « Vertiges », au centre d'art Micro Onde de Vélizy-Villacoublay. Jusqu'au 28 juin 2014.

« Ce qui manque » (atelier de curatoriat, exposition et publication), organisée par Thierry Fournier, à La Panacée, Montpellier, jusqu'au 22 juin 2014.

www.lauragozlan.com

[Voir la page profil inRocKs lab](#)